

Adrien JOVENEAU

Des ailes aux pieds et une voix pleine de soleil

Interview et texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Qu'il mette en lumière les Belges du bout du monde, fasse découvrir des coins Grandeur Nature ou enfourche le Beau vélo de Ravel, en radio ou en télé, **Adrien JOVENEAU** reste fidèle à lui-même : un homme bien dans ses baskets, lucide, épris de liberté, enchanté par le métier qu'il exerce et boosté par les rencontres qu'il fait. Cette faculté d'émerveillement qu'il a conservée, il la revendique et a fait sienne cette phrase de l'**Abbé PIERRE** invitant à « garder les deux yeux ouverts, un sur la misère du monde et l'autre sur sa beauté ».

Votre enfance a été marquée par les nombreux déménagements dus à la profession de votre père, militaire de carrière. Comment l'avez-vous vécu ?

Adrien JOVENEAU : C'est très formateur et très fondateur ! Jusqu' à mes 18 ans, nous avons déménagé une fois par an ! Ça aide vraiment à s'adapter et cela donne une grande souplesse, je crois. Ça m'a marqué pour la suite de ma vie. Même si je déménage moins souvent aujourd'hui, je continue à beaucoup bouger pour mon métier.

Votre scolarité a donc été bousculée aussi, avec la nécessité de vous adapter à de nouveaux pays, de nouvelles écoles...

AJ : Mes gardiennes et mes primaires, je les ai faites dans différents établissements, d'abord en Belgique, puis en Allemagne, dans les écoles des Forces Belges, au gré des mutations de mon père. Ensuite, sans doute pour me stabiliser un peu, mes parents ont eu la bonne idée de m'envoyer en internat à l'Athénée Royal Prince Baudouin de Marchin. Ça a été un moment un peu charnière, j'ai pu m'ancrer dans cet endroit, y créer de solides amitiés. C'était un peu une deuxième famille. Les années que j'ai passées là ont aussi été en quelque sorte le berceau de ce qui allait arriver par la suite. Je suis convaincu que c'est dans cette école, dans cet esprit de camaraderie, de découverte, qu'est né incidemment l'esprit du Beau vélo de Ravel, par exemple.

La pédagogie y était assez particulière, avec un côté un peu « mouvement de jeunesse »...

AJ : Oui, ça avait un côté un peu boy scout, un peu old school, très formateur et que je ne renie pas. Je me souviens presque tous les jours de la pancarte en bois placée à l'entrée du manoir à Marchin – il faut replacer ça dans l'époque, on était au début des années 70 – et sur laquelle était gravé : « A une époque où on songe surtout à ses droits, soyez de ceux qui songent aussi à leurs devoirs ». Je trouvais ça vraiment bien, à un moment où on revendiquait beaucoup, juste après mai 68. A Marchin, on nous a inculqué des valeurs, mais de façon ludique, dans un grand esprit de liberté et d'expérimentation de la vie.

Avez-vous été particulièrement marqué par un enseignant ?

AJ : Il y en a eu plusieurs, dont un que je revois régulièrement 45 ans après, qui était professeur de français, **Pierre BUCKINX**, et aussi **Monsieur GÉNICOT**, avec qui, en rhéto, nous avons monté un spectacle sur **PRÉVERT**. Moi qui étais très timide à l'époque et qui détestais prendre la parole en public, je me suis affirmé grâce à ce spectacle et j'y ai pris un tel plaisir que j'ai annoncé à mes parents que je ne voulais plus être vétérinaire, mais bien comédien ! Ils ont trouvé un compromis en me proposant d'aller à l'IHECS (Institut des hautes études des communications sociales) et ils ont eu raison. Je fais un métier proche de celui de comédien et qui me permet de vivre de ma passion.

Ces envies de voyager, de faire découvrir des choses aux gens, de partager, étaient-elles déjà là dès vos débuts en radio ?

AJ : J'ai commencé dans des radios libres, début des années 80. Ça me plaisait beaucoup, on émettait en se cachant, craignant à tout moment d'être découverts, il y avait ce côté interdit, transgression, qui était un peu grisant. On avait le sentiment de conquérir une liberté, un droit d'expression et de sortir des sentiers battus. J'ai fait cela pendant 5 ans, puis j'ai décroché un emploi à la RTBF. On m'a proposé une émission du matin et j'ai accepté de me lever aux petites heures et de sacrifier mes dimanches à condition de pouvoir, une fois par semaine, faire une émission en extérieur dans une ferme, avec des facteurs ou des éboueurs, bref, avec des gens qui se lèvent très tôt. Cette liberté m'a été accordée et j'ai encore forgé un peu plus mon envie de faire de la radio en extérieur, d'abord en Belgique, puis ailleurs.

Quels mots pourraient résumer cette envie de bouger, d'aller voir ailleurs : voyage, rencontre, partage, faire connaître, écologie, goût du hors-piste ?

AJ : Oui, il y a tout cela et aussi la faculté d'émerveillement qu'il faut garder, je crois. On entend de plus en plus de nouvelles anxigènes, nos horizons semblent souvent bouchés. Moi, j'essaie toujours d'entendre à la fois le cri de l'arbre qui tombe et le murmure de la forêt qui pousse. J'aime beaucoup cette phrase de l'Abbé PIERRE, qui dit qu'il faut garder les deux yeux ouverts, un sur la misère du monde et l'autre sur sa beauté. Il est important de s'émerveiller, de mettre en lumière ce qui est beau. C'est ce que j'essaie de faire et j'y prends beaucoup de plaisir. C'est important de prendre du plaisir si



© Alex VANMEERBEECK

on veut en donner. Et je savoure aussi le privilège de pouvoir rencontrer de belles personnes à l'occasion des tournages. Ça redonne confiance en l'être humain.

Ça se ressent dans votre voix et ça se voit aussi. Mais ça ne doit sans doute pas plaire à tout le monde ce côté « émerveillement perpétuel »...

AJ : Ça arrive qu'on me le reproche, mais ça ne me fait pas changer d'avis ! Ça me conforte même plutôt dans cette envie. J'assume d'être comme je suis et je le revendique ! Ceux qui me connaissent bien dans la vie de tous les jours savent que ce n'est pas un masque que je porte. J'ai toujours été comme ça et je crois que je vais le rester !

Vous avez connu un brusque coup d'arrêt l'an dernier avec le diagnostic d'un cancer et les traitements qui ont suivi. Comment l'avez-vous vécu ? Qu'en avez-vous retiré ?

AJ : Maintenant, je peux commencer à en parler plus sereinement, avec un peu de distance. C'est une épreuve terrible, mais qui vous forge, vous forme aussi. Ma

femme et mes enfants ont été merveilleux, incroyables. Avec mes amis, ils ont constitué une « garde rapprochée » qui m'a véritablement porté. Je suis parfois un peu trop éparpillé, je bouge beaucoup, j'ai un côté « papillon ». Là, pendant plusieurs mois, j'ai été cloué à l'hôpital, puis chez moi. Je n'avais jamais été confronté à un gros pépin de santé jusque-là et je me suis rendu compte de cette combativité du corps médical, de cet acharnement à sauver la vie, à soigner. Si j'avais eu cette maladie dans un autre pays, moins bien équipé médicalement parlant, je ne serais tout simplement plus là. J'ai pu mesurer la force de la sécurité sociale en Belgique, la façon dont les choses s'enclenchent dès qu'on vous découvre un problème. D'un point de vue plus personnel, j'ai dû apprendre à lâcher prise, à apprivoiser mes propres faiblesses, à en faire mes alliées, alors que j'avais été éduqué dans l'idée qu'un homme ne pleure pas, ne se plaint pas. Ça m'a aussi permis d'être plus ouvert avec mon entourage, de déléguer davantage, de relativiser plus qu'avant. Ça ne sert à rien de vouloir tout contrôler tout le temps.

Il y a aussi cette envie de faire découvrir des talents, de faire ressortir ce qu'il y a de meilleur chez les autres, notamment avec Belgodyssée¹...

AJ : Oui, permettre à des jeunes de mettre le pied à l'étrier, c'est une façon de transmettre, aussi, d'assurer la relève, de partager la chance que j'ai eue, que j'ai encore. Ça me fait un plaisir immense de croiser aujourd'hui des journalistes chevronnés et d'avoir pu contribuer à faire éclore ces « petites pépites » qui sortaient de l'école.

N'est-ce pas cette même envie de « faire éclore des pépites » qui devrait animer tout enseignant ?

AJ : Je crois que c'est ce que font beaucoup de professeurs. C'est aussi la chance que j'ai eue : avoir eu des enseignants qui croyaient en moi et m'ont ouvert à plein de choses. Je suis sûr que dans le parcours de chacun, il y a un prof qui l'a marqué. ■

¹ Concours de reportages pour les jeunes journalistes francophones et néerlandophones, créé par A. Joveneau pour les encourager à pratiquer le reportage vivant. Le concours est soutenu par Fonds Prince Philippe